



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Pour télécharger gratuitement d'autres récits et nouvelles, rendez-vous en ligne à l'adresse www.abrisdeglace.com

Transit

Je marche dans Toulouse et le soir me poursuit à grandes enjambées jusqu'à la place du Capitole, où il me rejoint enfin pour m'accabler d'une soudaine paresse.

Là se rencontrent tous les chemins, et à jamais s'arrêtent les paralytiques de toutes espèces ; au-delà, la Garonne presse son ventre gras contre les berges désertes et sans cesse se tourne et se retourne dans son lit, sans jamais parvenir à trouver le sommeil. Elle promène partout sa mauvaise humeur de dogue boueux mais cette méchanceté affectée n'effraie plus personne – pas même moi qui viens d'arriver et hésite encore à m'en retourner.

Mais où aller ? Bien revêche, la route ne se peut parcourir à rebrousse-poil, qui m'a égaré non loin de cette ville de brique rouge, et force m'est d'avancer encore, sans réelle destination ; ni destinée, cela va sans dire.

Ainsi s'échafaude peu à peu autour de moi un décor des plus banals, qui bientôt va m'emprisonner, enfin réalisé, achevé pour me perdre. Mais le soir est derrière moi qui me tient ferme aux épaules et me fait un peu mal. Mon errance se poursuit donc, poussive et irrémédiable, et je marche sur ses traces sans état d'âme aucun, uniquement préoccupé de ne point la perdre de vue. D'ailleurs, les rues à mon passage ne me présentent-elles pas leurs devantures impudiques comme autant de faux-fuyants destinés à m'effrayer et à me convaincre que toute cette pierre, accumulée avec

patience, n'est en fait que façade et misérable simulacre ?

Que se cache-t-il derrière cette apparente sérénité ? – rien ne m'indiffère plus : il est longtemps déjà que tout désir d'apprendre et de connaître m'a quitté. Je vais droit devant et ignore ces ridicules stratagèmes, méprise les croisements et les possibilités de choix qui ne me sont offertes que pour mieux m'abuser, plein de superbe même si mon attitude effarouchée n'en laisse rien transparaître. J'évite les regards qui me cherchent, portes ouvertes à tous vents sur des mondes bien trop vastes, et esquive grâce à de savants entrechats les cadavres épars de quelques mendiants, lesquels forment sur la chaussée un parterre animal aux motifs compliqués et sans doute purement aléatoires.

Rien dans tout ceci qui mérite mon attention, aussi ne pressé-je point le pas, las que je suis du paysage et de son importance prétendue. Les foulées se succèdent sans ordre précis, dans un indescriptible bafouillage, machinal s'il en est – et un inextricable fouillis de jambes et de chaussée s'ensuit. Je simule la confusion pour ne point indisposer les prudes et les passants puis je me relève sans particulière difficulté – ce qui ne me surprend point, habitué que je suis à voir se concrétiser l'improbable sous ses formes les plus diverses, surgi comme un diable de sa boîte d'un univers en repos.

Après ce court répit, ma marche reprend et me laisse, un peu désemparé malgré tout, près d'une petite place où quelques jets d'eau assument avec courage leur condition d'êtres instables et sans cesse renouvelés, mais toujours identiques. Je perçois dans cette stoïque éclaboussure un reproche, vague et insaisissable comme les formes de l'eau cristalline dans l'atmosphère par trop immatérielle, mais évident comme elles, aussi – jusqu'à l'épuisement ou la nausée ; jusqu'à la cécité.

Rien ne me retient ici, rien ne me rattache à cette petite place lasse et tranquille que veillent quelques platanes, peut-être aussi là-bas, de l'autre côté de la fontaine, un orme ; nulle essence rare ne m'emprisonne dans sa rareté, la paix de ce lieu ne lui confère aucune beauté particulière. Il ne s'agit bien en fait que d'une petite place dont la réalité est désespérément fidèle à l'apparence et où s'ennuient quelques platanes fourbus et un orme esseulé.

Mais rien non plus ne m'en chasse : ni cette vague odeur de moisi qu'exhalent les lieux trop simples, trop évidents dans leur insignifiances, dont l'immédiateté ne masque aucun piège, ne recèle nulle trahison – ni cette vague odeur, un peu écœurante, ni le dégoût que j'en ressens, car ce dernier n'est pas le fait du monde mais bien le mien et m'accompagne

partout, où que j'aïlle.

Rien ne me retient ni ne me chasse mais, très vite, la banalité de l'endroit m'obsède à tel point que je reste là, l'esprit tout essoufflé et le corps lourd, debout, appuyé contre un banc métallique ; je contemple sans vraiment le voir le ballet stérile et immuable des arcs de lumière vive que dessine l'eau avant de retomber dans le bassin et de s'y noyer à nouveau.

Peu à peu, ma vue se brouille et j'acquiers de la nature du jet d'eau une vision de plus en plus précise – comme si, pour punir ma distraction, les objets et les formes s'étaient révélés à moi dans leur entière réalité. Le caractère fuyant et insaisissable de cette révélation ne me la font pas regretter, mais me la rendent plus nécessaire. Chaque goutte, chaque parcelle de l'arche liquide se sépare de toutes les autres, me semble devenir autonome, petite prison véloce où la lumière se fourvoie.

Puis tout cela m'échappe encore et mon regard rencontre les deux petites vieilles qui se tiennent serrées l'une contre l'autre comme par peur de se perdre sur le banc qui me fait face, de l'autre côté de la fontaine où leur image se reflète, déchiquetée puis éparpillée à l'infini sur toute la surface du bassin, miroir dont le tain verdâtre accentue la laideur et la beauté indissolubles de ce qu'il refléchet.

Les deux femmes se tiennent un peu courbées sur le banc, penchées vers le sol comme vers un hypothétique reliquat d'espace vierge, osent parfois quelque geste dubitatif, redressent une épaule ou bien l'autre comme pour s'assurer de l'inconfort de leur posture, mais reviennent bien vite à leur attitude première, avec un petit coup d'œil effarouché tout autour d'elles. Puis leur regard se perd de nouveau, retrouve son opacité un instant troublée, s'égaré entre un bosquet d'arbustes nains et les quelques enfants qui toujours et encore recommencent leurs jeux anodins et futiles, sans conviction.

Un rire fuse bien parfois, mais la place demeure inchangée, ne resplendit d'aucun éclat singulier ni subit. Les deux petites vieilles ont un geste de recul, on les sent prêtes à se lever ; mais elles restent assises, toutes raides. Les raisons de leur présence ici leur échappent visiblement mais elles hésitent à partir, taraudées par une crainte obscure qui est née de leur perpétuelle attente, répétée jour après jour, de quelque événement sans contour, qu'elles-mêmes n'imaginent pas mais qu'elles espèrent encore, sans trop savoir pourquoi ni comment cela a commencé. Elles sont devenues vieilles sans s'en rendre compte, et elles mettent sur le compte de l'habitude ces promenades rituelles jusqu'au square, car elles ne veulent pas admettre que,

sous leur apparence résignée, se cache un espoir, indécis, flou, inconsistant certes, mais qui ressemble tout de même à de l'espoir.

C'est alors que pourrait surgir un conteur, qui ajouterait sa subjectivité à celle du narrateur et me confierait l'histoire de ces deux femmes autrefois très belles qui n'ont jamais voulu se marier et en leur jeunesse défrayèrent la chronique. Tout est prêt : le récit d'abord allègre du narrateur s'est peu à peu essoufflé et installé dans l'immobilité et l'attente ; l'attention du lecteur s'est détournée du narrateur au fur et à mesure que la sienne propre se détournait de lui-même et de sa marche pour s'attacher à ces deux femmes. Et de cette histoire pourrait naître un roman, comme de la vie rêvée la vie réelle.

Mais personne ne vient, et les deux petites vieilles s'en retournent, la main dans la main, avec un sourire furtif et un peu misérable l'une pour l'autre. Alors je me lève et m'enfuis, vais prendre un train, s'il en est encore qui m'attende...